

gereux. Nous-mêmes avons dit souvent aux Turcs : « Nous aimons encore mieux vous voir ici que d'y voir les Russes. » Rendre Byzance aux Grecs, c'est résoudre la question d'Orient. Le califat musulman doit le peu de force et d'éclat qui lui reste au seul fait d'être établi dans la ville où siégeait autrefois l'empereur romain. Chassés de Constantinople, les Turcs et leur sultan ne compteront plus pour rien, ni dans le monde, ni même dans l'Islam. »

J'observai que, lorsqu'on aurait chassé les Turcs de l'Europe, encore faudrait-il les mettre quelque part.

« Ils retourneront en Asie, d'où ils sont venus, répondit M... Bey. J'étais ministre dans le cabinet ottoman à l'époque de la guerre balkanique. Après Tchataldja, le Grand-Vizir réunit le conseil et l'on délibéra sur l'opportunité de transporter le siège du gouvernement en Asie, à Koniah, par exemple. Tous approuvèrent cette résolution : je fus seul à la combattre et à déclarer qu'étant ministre européen, j'entendais rester en Europe. Vous voyez bien que si l'on montre aux Turcs le chemin de l'Asie, ils le prendront sans difficulté. Quant à la question du califat, je ne comprends pas pourquoi les chrétiens d'occident s'en montrent si préoccupés. Ils comparent toujours le calife au pape, ils ont tort. Le sultan des Osmanlis n'est calife que par hasard et depuis quelques siècles ; encore sa suprématie religieuse n'est-elle reconnue ni par les musulmans du Maroc et des Indes, ni par ceux de la Perse et de l'Afghanistan, ni même, à le bien considérer, par les Arabes.

« Reste la question des Détroits : elle est indé-